

de ses bonnes fortunes & de ses perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la seconde Partie.



LES HEUREUX
ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.



Histoire secrète du comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE ***.

MON silence avec vous depuis mon arrivée en ce pays-ci vous tromperoit beaucoup, mon cher duc, s'il vous faisoit penser que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'est arrivé

en Italie, que l'absence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long tems avec mon pere & ma triste tante qui, tous deux enfin ne m'ennuieront plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je suis en Angleterre, n'en accusez que la sottise que se font si sérieusement nos souverains, & qui m'a jusqu'à présent rendue impraticable une relation qui m'est si nécessaire, & qui feroit le plus doux de mes plaisirs. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains; mais pourtant je me flatte qu'elles vous seront rendues.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques sur l'état présent de l'Europe, & de vous excéder de tout ce dont on m'excede ici moi-même tous les jours, avec une profondeur & une intrépidité admirables; mais sans compter que vous vous croiriez en liaison avec l'ombre de feu mon pere, je dois me souvenir que c'est au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que sa langue, lui prouver que l'air de ce pays-ci, tout

pesant qu'il est, tout contraire qu'il est aux graces, ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît à Paris même pour François. J'en demande pardon à nos tristes & spéculatifs Anglois; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces, n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous; & je vous jure de conserver toute ma vie cette sorte de raison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres, & qu'à Londres, plus que par-tout ailleurs, soit par vanité, soit par défaut de connoissance, on qualiferoit très-hautement de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point, dans ces tristes & épaisses régions, les préjugés ont d'empire, malgré la philosophie que l'on s'y croit, & la liberté d'esprit dont tout le monde s'y pique. D'un côté, l'esprit de sédition, & le fanatisme de la liberté, masqués sous les noms sacrés de patriotisme, & d'une légitime défense de ses droits; de l'autre, la plus servile complaisance, la plus lâche adulation, dé-

guilées sous les titres spécieux d'obéissance due au souverain & de respect pour les loix. Celui-ci crie, manoeuvre, harangue, cabale contre le gouvernement, biens moins pour défendre ses concitoyens des usurpations vraies ou prétendues du ministre, que pour que le ministre, plus fatigué qu'intimidé de ses cris, finisse par l'acheter, moins encore pour s'en servir ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celui là, vendu depuis long-tems, mais depuis trop long-tems, feint de l'avoir oublié, ou redouble de bassesse, soit afin que la cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant sur sa tête les richesses & les honneurs, à quel point on lui sçait gré de se déshonorer si complètement. Par-tout, enfin, intérêt & esprit de parti; nulle part, ou à peu près, justice & raison, & moins encore le plaisir. Au milieu de leurs éternelles & politiques discussions, nos graves législateurs, ces appuis des libertés de l'état, s'énivrent pesamment en *damnant* la reine & le ministère, & en se portant, sur la fin du repas, les

restes de quelques fades beautés aussi maufflades qu'eux-mêmes.

Pour moi qui jouis à présent du triste honneur de siéger au parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant sur des airs gais & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ose même dire que je suis un fort agréable chansonnier; mais comme ce mérite qui, chez des gens aussi sensés que vous, est d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'est qu'*incognito* que j'exerce mes talens, que je jouis de mes succès, & que, dans mes chansons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque soin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'estiment guere, & que je ne leur inspire point du tout le desir de faire élever leurs enfans en France. Ce n'est pas qu'ils ne me trouvent quelque sorte d'esprit; mais c'est, à ce qu'ils disent, de l'esprit François; & je ne leur parle jamais que sur ce beau prétexte; ils ne me croient en déraison perpétuelle; c'est-à-dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, sans passer pour insensé, comme si la raison & l'esprit étoient incompatibles.

bles, & que les sens & la pesanteur fussent en proportion nécessaire. Malgré leur prodigieuse sagacité, je me suis assez long-tems maqué à leurs yeux; mais enfin, ils m'ont reconnu: & si je n'avois pas l'honneur d'être pair, j'aurois vraisemblablement le malheur de n'être jamais de la chambre des communes.

Les femmes heureusement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalousie & la stupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes succès en ce genre, je prouve bien évidemment la supériorité des graces Françoises sur les leurs. C'est à vous, mon cher duc, c'est au soin que vous avez pris de former ma jeunesse à vos leçons, à vos exemples, que je dois ma gloire & mes succès; & c'est aussi bien sincèrement que je vous en fais hommage.

Ne pensez pas cependant que pour réussir ici, je me sois montré tel que vous m'avez vu & que je suis. J'aurois effrayé, & n'aurois pas plu. En France, une femme que le simple desir conduit & détermine, a la bonne foi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle, quelquefois sans lui avoir dit seulement qu'on l'aime, on la

quitte souvent qu'elle n'a pas encore songé à l'exiger, & celle qui, pour se rendre, veulent avoir de quoi se croire aimées, sont communément si peu difficiles sur les preuves, qu'elles ne vous embarrassent pas plus que celles qui veulent bien se passer de cette persuasion. On est convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines sensations, ou simplement à de certaines fantaisies. La sorte de commerce qu'on lie ensemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête seule fait tous les frais du sentiment qu'on se croit, ou que l'on feint de se croire. Le délire n'est pas long, mais il suffit au caprice ou aux sens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelque soins que notre oisiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous suffisent pour persuader; & nous voulons bien à notre tour paroître croire que nous plaisons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour qu'elle a mis plus de vitesse dans sa chute. Sur-tout, nous la trouvons charmante, lorsque c'est elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienséances de son sexe, ait la

tête tournée ? Notre cœur la méprise sans doute, mais notre vanité lui pardonne ; & si l'illusion que nous nous faisons là-dessus, n'est pas longue, qu'importe le mépris à qui semble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux vôtres, & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes ! Combien de préjugés de toute espèce ne trouve-t-on pas à combattre chez elles, & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher ! Sensibles, mais scrupuleuses ; tendres, mais décentes, nos Angloises ne sont pas encore assez heureuses pour connoître ce mouvement léger que vous appelez le goût, & qui rend si peu durables, & en même tems si délicieuses les liaisons que vous formez. Un sentiment est pour elles une chose importante, dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie. Leur cœur, à la vérité, est susceptible, mais leur tête ne l'est pas. Elles sont vaincues bien long-tems avant que de croire l'être, & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse, à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur, & dont on les voit gémir long-tems, même au milieu des plaisirs ; mais aussi décidées que sen-

sibles, quand elles ont une fois consenti à mettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces sermens d'aimer toujours ; si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice, & non le cœur qui les fait, sont pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles sont convaincues qu'il n'y a pas de sacrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont sacrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chère, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-tems le triomphe, mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher ; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais due à l'amour, & sous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blâmable.

Vous sentez aisément qu'avec des femmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs vifs & brillans, ces grâces légères, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis

246 LES HEUREUX
en France tant de beautés, qui nous aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détester dans un pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférassiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles, comme tout autre pays: le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractère de la nation est d'être décidée, violente, emportée; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés, & des principes, s'il y en a, vont ordinaire-

ORPHELINS. 247
ment plus loin que les vôtres, parce qu'elles joignent alors, au mépris qu'elles prennent pour la décence, cette impétuosité dans leurs passions, qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin, comme toutes vos femmes ne sont ni vaines, ni coquettes, que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment, que l'honneur, la vertu, la fidélité dans les engagements, ne sont pas des chimères pour toutes, toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles, ou raisonnables; mais toutes en général, sont prudes, & ce fut là-dessus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'assujettir long-tems à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains, & être enfin pour elle un autre Henri VIII: mais un si vaste projet exige de grands ménagemens; & je me souviens d'avoir oui dire à un grand politique, que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix, il faut avoir paru long-tems respecter les anciennes.

La première chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées, fut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France.

Mes graces perdoient sans doute à être travesties à l'Angloise; mais si je ne les avois pas si cruellement déguisées, elles m'auroient été ou inutiles, ou perniciosuses. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité, en un mot, l'air de penser, qui est la fatuité générale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modestie, & comme si je ne les connoissois que par oui dire. Une Françoisse, assez ordinairement, veut que son amant ait des succès, & même des perfidies à lui raconter; mais ce qui lui en donne une si haute idée, épouvanteroit une Angloise, & feroit pour elle une raison de se défendre, dont on ne triompheroit jamais; & dans le projet assez hardi que j'avois formé de subjuguier toutes les femmes de la cour & de la ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le sentiment & la discrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez si extraordinaire, & qui se ren-

doit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le confident, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi guere moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs François, & qu'une liaison déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soin de répandre que je ne logerois chez lui que jusques à ce que j'eusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter, mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours sur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette sombre & grande ville, nous allâmes *incognito*, Buttington & moi, à la comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de revenants, & nous ne doutâmes pas que nous n'y trouvassions du monde, & sur-tout

beaucoup de femmes, qui ont communément les fantômes en grandé vénération.

Notre espérance, à quelques égards; fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de femmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes différences, pussent mériter qu'on leur rendît des soins. Elles étoient routes trois ensemble; & je formai dans l'instant le projet de conquérir toute cette loge.

Une d'elles, la duchesse de Suffolck, jeune veuve, & une des beautés des plus fieres, & des plus distinguées de la cour & de toute l'Angleterre, fut celle sur laquelle, pour son malheur, mes yeux s'arrêtèrent avec le plus de complaisance; & j'avoué qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de sentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelque autre chose qu'elle-même. Rien n'égale la majesté de son port, l'élegance & la liberté de sa taille, les graces & la décence de son maintien, l'éclat & la fraîcheur de sa peau, la finesse, la douceur & l'agrément de son sourire. Son ame touté entiere est dans ses

yeux; & je n'en connois pas d'aussi beaux par la coupe & par la couleur, & d'aussi singuliere par l'expression. Personne, en Angleterre, où cette espèce de beauté, si agréable aux yeux, si piquante pour les sens, se trouve assez fréquemment; personne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une si grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son esprit est, à la fois, fin, judicieux, étendu orné de toutes les connoissances imaginables, mais, comme ses vertus & ses agrémens, simple, modeste & sans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, si elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'esprit qui, dans la société, n'écoute & ne respecte que lui-même, qui fait que l'on y rapporte tout à foi, que l'on n'y parle que de foi, & qui en cherchant à écraser les autres de la supériorité qu'on se croit, choque plus par l'excès de ses prétentions, fatigue plus par sa stérile surabondance, rebute plus par son impolitesse, qu'il ne plaît par ses graces, ne satisfait par sa vivacité, ou n'étonne par ses lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck est aussi facile que féconde, mais aussi

sage que variée, elle est toujours affermie à la décence & à la raison. Les écarts en effet surprennent plus qu'ils n'amusement, & coûtent souvent plus de peine à ceux qui semblent s'imposer la loi d'être toujours hors deux-mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être exposés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'esprit, fait que s'il y a des gens qui éblouissent plus qu'elle à la première vue, il n'y a personne qui plaise plus continûment. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aisément, & je n'en ai jamais vu rendre le sentiment avec autant de force, de noblesse, de vérité & d'agrément qu'elle. Il semble, tant, lorsqu'elle parle de sa tendresse, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même sente par son cœur, & s'exprime par sa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de sensibilité, de grandeur, de franchise & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que si, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la première, & la seule personne du moins

ne les possède avec moins de contrainte & plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur, & n'a moins connu ce que vous appelez en France *béguuleria*. L'une n'est que le mensonge de l'autre; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvemens passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les siens; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prescrits, mais à ne point être fidelle à son sentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le dérèglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame fiere & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui seroit préfé-

rer, sans balancer, la mort à la honte. Elle est fort délicate en amour, mais de cette délicatesse qui ne naît que de l'excès de sa passion, que la seule indifférence peut trouver de trop, & qui en effet ne m'auroit pas été à charge, si mon cœur eût mieux répondu aux sentimens du sien.

Pendant que j'étois occupé à considérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & sa surprise ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'assura que de mémoire d'homme on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta-t-il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle est charmante, n'a encore rien vu; & si j'en crois la douce langueur de ses yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette physionomie de mouton, continua-t-il, en parlant de Madame de Rindsey, qui est à mon gré, beaucoup plus triste qu'intéressante, ou qui, pour mieux dire, ne passe pour être l'une, que parce qu'elle est l'autre, qu'en prétends-tu faire? Te flattes-tu de trouver jamais dans ces grands yeux si pâles, si inanimés, l'ex-

pression de l'amour? Ce sont ses affaires, répondis-je, ce n'est pas de sa tendresse que j'ai besoin. La vanité seule nous fait exiger de l'amour, il ne faut à l'homme sensé que des plaisirs. Je la dispense donc de m'aimer; & je n'en ose pas moins te répondre qu'elle ne m'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs, repliqua-t-il, c'est une de nos plus zélées presbytériennes; & j'ai remarqué que la chose du monde la plus difficile, est de triompher de ces sortes de femmes. Ce n'est pas, grâces au ciel, que je leur croie plus de vertu qu'à d'autres, mais, c'est qu'une sagesse si affichée. . . . J'en ai rencontré plus que toi, interrompis-je, & j'ai toujours, en pareil cas, vu l'affiche déchirée, quelquefois peut-être par l'amour; mais toujours par cette foiblesse naturelle que les femmes n'affichent pas, & sur laquelle il est pourtant si raisonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock, reprit-il, ce n'est qu'une étourdie, folle, légère, coquette, qui selon toute apparence, paroîtra te résister peu, & de laquelle peut-être tu ne triompheras pas si tôt. Encore une fois, renonce à ces grandes entreprises qui te perdront dès les premiers pas, &

crois que tu seras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, si tu peux faire sentir à Madame de Suffolck ce qu'elle seule ici me paroît digne d'inspirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition ; pour mieux lui prouver le cas que je faisois de ses sages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maisons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaisanta beaucoup sur des précautions si prématurées ; mais je lui dis si affirmativement que je le voulois ; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inspiré pour moi un si profond respect, qu'il n'osa pas me contredire plus long-tems. En attendant que je commençasse à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuyasse, il me fit faire connoissance avec une lingere assez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies ouvrières de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulons nous délasser un peu de la majesté qu'exigent les grandes passions.

Enfin je parus à la cour ; & la reine, à laquelle mon père avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuse & la plus particuliere dis-

tinction. J'allai au cercle le soir même, & j'y trouvai dix ou douze beautés, plus blanches, plus seches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois destinées, n'y étoit encore. Enfin Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A son émotion, à sa rougeur, à son embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas aussi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle sentoit ; & le respect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impression de desir dont les femmes sont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré sa modestie, me parut assez sensible. Quoique les comtesses de Pembroock & de Rindsey arrivassent peu de tems après, je ne crus pas devoir me partager. La passion que je commençois à inspirer, étoit un coup deoudre ; & je ne pouvois, à mon tour, me dispenser de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes dispositions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la fem-